

## “L’ASSAUT”

Reinaldo Arenas

La dernière fois que je vis ma mère, ce fut derrière le Grand Combinat des Madriers de la Patrie. Elle se tenait penchée, occupée à ramasser des branches. Elle était là, de dos, accroupie, passablement éreintée par l’effort de charger ces branches...

Sans traîner, je me jetai sur elle pour la tuer.

La salope, à croire qu’elle me regardait avec l’œil du cul, car avant même que j’aie pu la zigouiller, elle se retourna épouvantée.

Quand la dégénérée fit volte-face, terrorisée et furieuse, j’aperçus son visage sec, bouffi et maudit.

Je m’accroupis très vite pour m’emparer d’un piquet et le lui planter où je pouvais, dans les yeux ou bien dans la bouche

Elle déposa ses branches dans l’une de ses criffes et, avec l’autre, elle se mit à me les jeter dessus.

Il y avait une pierre à ma portée et j’en profitai pour la lancer contre sa poitrine.

Elle tomba sur le dos.

Je l’attaquai avec le piquet.

Alors, de ses pattes, elle me renversa en arrière.

Je lui serrai le cou.

Il y avait longtemps, très longtemps, que je ne l’avais pas vue d’aussi près.

Ses crocs se plantèrent dans ma gorge.

Je poussai un hurlement.

Je lui flanquai un coup de pied dans le ventre ou dans les genoux, je ne sais plus, et me dégageai.

Salope, salope, mais je n’entendais que son ricanement.

Furieux, perdant mon sang par la morsure, je rentrai à la maison.

En arrivant, je m’examinai.

La morsure était profonde.

Pourtant ce n’était pas cela que je regardai, mais ma figure, pareille, presque pareille à la sienne, à celle de ma mère.

Je me scrutai.

J’étais elle, j’étais comme elle.

**Je suis elle, je suis elle, si je ne me dépêche pas de la tuer, je serai exactement comme elle.**

Alors, comme toujours, je me suis précipité avec une seule idée en tête, la zigouiller.

Vu que je n’habite pas au Polyfamilial, je me lève quand j’en ai plein le cul ou bien je ne me couche pas du tout.

Je fais ce qui me plaît, car je n’habite plus au Polyfamilial.

Je suis membre de la Contre-Chuchotation, en d’autres termes, je suis contre-chuchoteur.

Ce qui me paraissait le plus intolérable au Polyfamilial, ce n’était pas de vivre et de dormir à même le sol, c’étaient les autres.

Devoir vivre auprès d'eux, regarder des yeux, des langues, des tétons, flairer leurs pestilences, piétiner leurs baves et même entendre leurs chuchotements téméraires, pour moi ce n'était plus grotesque, c'était insoutenable.

Surtout quand ils ont le permis d'enfilage et que l'un d'eux, la femelle, entame une espèce de mugissement, de gémississement et de braillement baveux jusqu'au moment où l'autre, le mâle, qui apparemment ne demande que ça, la monte, alors commencent le trémoussement, le clapotis visqueux et les relents pestilentiels, le

hennissement, les coups de pied et le micmac des criffes comme s'ils voulaient s'étrangler, en vain.

Ça, je ne pouvais pas le supporter.

C'est aussi pour cette raison que je suis devenu contre-chuchoteur.

J'habite dans une maison de verre.

Elle est en fer-blanc, carton, morceaux de bois, crochets, cailloux et débris de verre de la dernière grande guerre.

Elle est pleine de piques acérées et de barbelés tordus.

Tout y est verdâtre à cause des moisissures et du temps.

**N**aturellement, ma mère, je l'ai toujours haïe.

En fait, depuis que je la connais.

Le bruit court qu'elle est membre de la Contre-Chuchotation.

J'ai compris alors, ce qui est à la portée de tout le monde, que pour survivre il vaut mieux devenir agent de la Contre-Chuchotation.

En moins d'une semaine, j'ai dénoncé et capturé plus de cent chuchoteurs que j'ai moi-même traînés, le carcan au cou, dans les cellules ambulantes, et j'ai fait mon rapport au Populaire Justiciel.

Je peux entrer et sortir comme je veux de la Réprimerie.

Je suis devenu contre-chuchoteur, dans le but de la traquer, elle, et de l'abattre où qu'elle se trouve.

Tant que je ne l'aurai pas abattue, je courrai à ma perte.

**D**ans tous les recoins de la Réprimerie l'hymne matutinal-réprimeur retentit.

Il exalte, bien sûr, le Réprimeurissime ou Réprimeur et ordonne de se lever pour rejoindre les usines ou les plantations.

On entend les applaudissements qui précèdent le « *bonjour, mes petits enfants* » du Réprimeur ou Réprimeurissime, que tous les haut-parleurs diffusent.

Nouvelles ovations.

Et soudain, au milieu des applaudissements, un chuchotement, oui, un chuchotement encore authentique.

J'accours, je ne peux pas le laisser échapper.

Derrière moi, il y en a d'autres qui accourent aussi, afin de récolter des récompenses.

Je ne le permets pas.

Je sors, je chuchote, et je mets la main sur l'enfant qui court derrière moi.

« **Ah, c'est toi, saligaud.** »

Le gosse proteste.

je lui serre le cou et sa protestation se transforme en chuchotement.

À coups de poing et de pied je l'entraîne, déjà par son carcan, jusqu'à la cellule ambulante la plus proche, je l'enferme et, à l'extérieur, je marque sur l'ardoise mon numéro de contre-chuchoteur.

Qu'on se le dise, c'est moi le héros.  
Vu qu'il est midi on redouble d'efforts.  
Le soleil crame le dos de la racaille qui entame la contre-sieste en ramassant toutes sortes de trucs, des cailloux, des pancartes en carton, des boîtes en fer-blanc d'on ne sait quelle époque pour emporter le tout dans le non-parc.  
Une fois que tout y est, ils le dispersent de nouveau.  
La contre-sieste achevée, c'est l'heure de la reprise du travail.  
Un par un, je les observe une fois de plus, bien que je les connaisse à peu près tous, vaches maigres exténuées, cochons hirsutes ou chauves, châtrés et squelettiques.  
Ma mère ne se trouvait pas parmi eux.  
À cause du soleil, une marée pestilentielle, que bien sûr ils ne sentent pas, émane de leurs pores.  
Moi je la sens, n'étant pas toujours parmi eux.  
Maintenant je me trouve parmi eux, j'occupe une place derrière cette vieille vache aux yeux immenses et vides.  
Serait-elle ma mère ?  
Je l'observe, je me palpe le visage.  
Non, ce n'est pas encore moi.  
C'est l'heure du nutri-familial.  
C'est une queue dont personne ne s'absente.  
Si ma mère est à la Réprimerie, elle doit venir ici.  
La femme aux yeux de vache paraît trembler d'émotion et de nervosité tandis qu'elle s'approche du chaudron où bouillonne l'eau nutri-familiale.  
Je continue de les observer.  
Certains mangent déjà, sans parler, c'est la loi.  
La plupart d'entre eux, à l'instar de la vieille vache, remuent les lèvres et tremblent, émus, reconnaissants.  
Je regarde cette longue file d'attente, lourde d'anxiété.  
Si je pouvais aller les égorger un par un.  
Celui de derrière, celui de devant, cet autre, suppliant, qui tend sa gamelle, tous, tous.  
Ma mère déguisée ne peut-elle pas être des leurs ?  
Je dois me dominer.  
Que t'importent toutes ces brutes.  
Mais quand la grosse vache tremblotante s'approche du chaudron, je commence le chuchotement comme ça, doucement, imperceptiblement, les lèvres serrées, comme je l'ai fait si souvent.  
Alors celui qui manipule la louche lâche un juron.  
**« Vive le Réprimeur ! »** s'écrie-t-il, et il renverse la marmite.  
La vache gémissante, qui préparait déjà son geste de reconnaissance en tendant sa gamelle vers le manipulateur, hurle d'horreur.  
Je lui crie dessus, putain, criminelle, je l'attrape par le cou et je l'exécute avec ma multicriffte, sous l'euphorie de tous ceux qui se sont vus privés, à cause de ce chuchotement, du bouillon-nutriteur.  
Les insultes contre la criminelle sont innombrables.  
Enfin, pour faire régner l'ordre, je me hisse sur le cadavre qui porte déjà mon numéro estampillé (une autre récompense à mon actif) et je m'écrie : **« Vive le Réprimeur ! »**, j'éclate de rire et je pense : **« Aucune de ces brutes qui vocifèrent ne mangera aujourd'hui ».**

Ce qui me répugne le plus en eux c'est cette odeur de vieille urine, de merde rance.

Il y a dans ces corps quelque chose qui tient de la bête pas tout à fait crevée, comme si elle suppurait interminablement.

J'ai pu le constater, ils génèrent diverses pestilences, de loin ils puent d'une façon, de près d'une autre, de tout près c'est encore différent et pire, bien sûr.

Mais, ce que j'abhorre le plus en eux c'est leurs os, des os de vieux singe, sillonnés de longues veines sur le point d'éclater.

Maintenant, au son de l'hymne qui annonce que le jour lumineux s'achève et que la ni-nuit commence, je les vois creuser un trou, se pencher, gratter pour s'acquitter du non-repos.

On n'entend plus que le crac crac des os qui s'affairent.

Une fois dans ma maison de verre, je déduis que de toutes les bêtes que j'ai observées jour après jour, aucune n'est ma mère.

Il me faut donc quitter la Réprimerie.

Je vais vers les bureaux. Je montre patte blanche et j'entre, je veux sortir, voyager et comme je me sens plutôt mal à l'aise, j'expose mon désir au délégué officiant à la réception de la Contre-Chuchotation : **« je désire tuer ma mère mais ne la trouve pas ».**

Le délégué officiel contre-chuchotant me fixe avec indifférence et me tend un formulaire.

En bas, à la rubrique observations générales, j'écris : **« je soupçonne ma mère d'être le chef de la Chuchotation ».**

On m'introduit dans une autre antichambre.

Là, je suis reçu par le vice-premier officiel de la Contre-Chuchotation.

Il m'ordonne de m'asseoir.

C'est un vieillard de plus de quatre-vingts ans.

**« Vive le Réprimeurissime ! »** me dit-il en guise de salut après que je me suis assis.

Sans autre préambule, je lui expose mon désir d'éliminer ma mère.

Le vieillard me regarde et s'écrie de nouveau : **« vive le Réprimeurissime ! »**

Ces interjections, je sais qu'elles ne sont pas destinées à moi, mais aux appareils récepteurs qui pullulent dans tous les coins.

Il enchaîne :

**« Ton cas est personnel, pas familial.**

**Vive le Réprimeurissime !...**

**Ta mère n'est pas un agent de la Chuchotation.**

**Avant de t'accorder cette audience, je me suis entretenu avec le Grand Secrétaire.**

**Tu iras en mission patriotique, pas personnelle.**

**Nous ne voulons plus entendre le moindre chuchotement, nous voulons qu'on applaudisse ou qu'on crie sur ordre.**

**Tu dois exécuter cette directive qui descend tout droit du Réprimeurissime, via le Grand Secrétaire.**

**Quant à ta mère, elle ne nous intéresse pas, ce qui nous intéresse, c'est ta haine.**

**En tout cas, tue-la si tu peux, le Grand Secrétaire ne te l'interdit pas. »**

J'arrive à la première barrière.

Aussitôt, les gardes-barrière me mettent en joue.

Ils fouillent dans la salopette bleue que je porte, à l'instar de tous les habitants.

Enfin je franchis la barrière.  
C'est l'heure du non-repos.  
On a terminé le nutritif familial et toute la population, conformément aux directives, parle tout haut.  
Cela veut dire que tout le monde vocifère.  
Les gens gesticulent, fagotés dans leurs oripeaux bleus réglementaires, tondus, tortillent du cul.  
Il semble que le trémoussement s'effectue dans l'euphorie, avec une certaine authenticité.  
J'observe ce couple, je m'approche mine de rien, en tortillant du cul comme eux, comme eux tous, et je les observe.  
Qui sait si cette jument qui se décarcasse au son du tacatac est ma mère.  
Sans interrompre mes trémoussements je fais volte-face de manière à me placer devant sa gueule.  
La mule qui se trouve à côté d'une autre bête commet l'audace inouïe de me sourire.  
Telle est ma répulsion que je ne peux même pas l'observer comme il faut.  
J'avance jusqu'au bout du périmètre autorisé et je vomis.  
Je me dis, et si c'était ma mère ?  
Je reviens dans le brouhaha et m'approche du couple en sautant à quatre pattes.  
**Groix, groix** –je fais.  
La bête me regarde de nouveau.  
Elle ne se contente plus de me sourire, elle saisit l'une de mes criffes en se trémoussant et m'incite à me tortiller.  
Je me trémousse afin de pouvoir l'observer, afin de pouvoir la toucher.  
Je touche son horrible figure blanche et lisse.  
De la palper, j'en ai la chair de poule.  
Elle me fait un autre sourire.  
Je la regarde, furibond.  
Elle sourit toujours.  
Si jamais un trait de son visage, un seul trait me rappelait ma mère, je l'étranglerais sur-le-champ.  
À cet instant, l'heure du garde-à-vous sonne, annonçant la fin de la séance de trémoussement.  
Ils s'arrêtent tous de gigoter, se raidissent et prennent leurs outils.  
Elle a effleuré ma criffe, s'est retournée pour un dernier regard et je crois même qu'elle m'a fait signe.  
Sale pute.

**L'**activité de toute cette Primerie, comme de la plupart des autres, consiste à collecter les insignes, les affiches, les drapeaux, etc., qui seraient périmés, à les mâcher pour les réduire en une espèce d'emplâtre ou de masse globale-visqueuse, laquelle, une fois mélangée à d'autres ingrédients (excréments, sang), se retransforme en pancartes, en drapeaux, et ainsi de suite.  
Le travail, déjà pénible en soi, est devenu beaucoup plus ardu ces derniers temps.  
Car le Grand Anniversaire approche, encore une commémoration glorieuse de l'avènement du Réprimeur et, comme de juste, toutes les énergies s'emploient à confectionner des millions d'étendards pour cet hommage.  
Tous travaillent avec passion.  
Je les observe un par un quand ils se courbent, quand ils ruminent, quand ils mâchouillent...  
Un accident.  
Un trépignement.  
L'un d'eux, qui a marché sur la salopette de l'autre, est tombé.

Les autres passent en piétinant au passage l'animal qui expire sous la cohue.

Il ne restera rien du condamné.

Et si ce numéro matricule qui est tombé, a été trituré, transformé en masse globale puis emballé était ma mère ?

Si c'était elle, il ne me reste plus qu'à passer ma vie condamné à poursuivre quelque chose qui n'existe pas et que par conséquent je ne vais pas pouvoir anéantir mais qui en définitive, comme j'ignore si cela existe ou pas, sera toujours en train de m'anéantir, moi.

Par conséquent, ce que je dois faire d'abord, c'est d'éviter que tout autre que moi puisse éliminer ma mère.

Par conséquent, ce que je dois faire d'abord, c'est aller la chercher là où elle peut courir le plus grand risque d'être foudroyée, dans le Camp de Réhabilitation générale, dans la Prison de la Patrie, ou dans la Salle des Rétractations.

**L**es oreilles de ma mère sont grandes, rugueuses et larges comme celles d'une chauve-souris géante, d'une souris, d'un chien, d'un éléphant ou d'une bestiole de merde, toujours en alerte : ses yeux ronds, giratoires et à fleur de tête, comme ceux d'un rat, d'un crapaud ou de tout autre putain d'animal.

Son nez est comme un bec d'oiseau furieux, sa gueule \_sa trompe\_ est en même temps allongée et ronde, et tient beaucoup du chien ou du boa ou d'un autre nom de Dieu d'animal.

Son cou giratoire est court, un cou de hibou ou de héron écrasé ou du diable sait quelle bête bizarre.

Quant à son corps, chaque fois que je le découvre il me donne l'impression d'avoir encore enflé, il est volumineux, puissant, bedonnant, gonflé, ventru, vaste, puant, poilu par-ci, blanchâtre par-là, et totalement indécent : elle marche d'un pas de cocagne conasse, comme un truc enragé toujours en position de chier, comme un être affligé d'une urticaire qui le fait crever, mais qui n'en finit jamais de crever.

Je ne comprends pas comment elle s'y prend pour garder cette silhouette de jument colossale alors que \_par décret officiel\_ quiconque dépasse le poids strict, en os et en cuir, est soumis à un interrogatoire impitoyable et dans le cas où il serait question de spoliation du patrimoine cocommunal on le foudroie, soit comme voleur, soit comme réellement malade.

Je me regarde.

Je me palpe.

Je suis elle, je suis presque comme elle.

Epouvanté, je m'élançai vers les troupes de la Contre-Chuchotation.

Je sollicite de toute urgence l'autorisation de visiter la Grande Prison de la Patrie.

« **Vive le Réprimeur !** » me fait l'officier qui m'accorde le sauf-conduit.

Muni du papier Ultracacacacheté, je pars vers les Prisons de la Patrie.

La ni-nuit est sombre.

Je trébuche sur quelque chose de mou, de froid, de maigre et de puant, une femme.

Mon corps se hérissé à son contact.

Le scarabée, osseux et pestiféré, agite ses criffes comme celles d'un cafard sur le dos, sans s'écarter de moi.

Je le pousse et je vais mon chemin.

La putain émet une sorte de bêlement ou de cri ou de gémissement ou du diable si je le sais.

Elle me regarde « **vous vous souvenez de moi, n'est-ce pas ?** »

Je m'aperçois que c'était la bête douceuse qui m'avait observé dans la journée, à l'heure du trémoussement, quand je passais la troupe en revue.

Le même regard poisseux de chienne battue et suppliante.

**Non**, lui dis-je, **je ne me souviens de rien.**

Et je continue de chercher ma mère.

Cul.

Cul.

Cul.

Cul.

Cul.

Quand je finis de vociférer la même chose sans cesser de marcher, de trébucher, de trépigner un seul instant, la ni-nuit a pris fin.

À l'unisson de la clarté éclatent les hymnes interminables glorifiant le Réprimeurissime de nous avoir concédé la grâce infinie d'une nouvelle journée de félicité.

Le garde-à-vous s'installe, le remue-ménage s'amplifie, la chanson hymnaire atteint son apogée.

Les files d'attente pestilentielles se rassemblent.

Le caquetage s'intensifie, le trafic augmente.

Le travail commence.

Le criss criss des criffes contre le sol soulève des tourbillons de poussière.

Le clairon, le bidon ou trompe ou sifflet ou pipeau, bref, allez vous faire enculer, retentit ou résonne ou clame ou acclame, bref, allez vous faire foutre.

De sorte que les pétarades des bêtes affolées courbées sur leur travail cessent.

On a donné l'ordre, d'interrompre la journée de travail pour accompagner, en tapant du pied et en vociférant des slogans agressifs, le cortège des ennemis de la patrie qui vont être supprimés.

Le troupeau qui va être massacré est placé dans le périmètre assigné.

Quand ils passent devant moi, j'en profite pour me faire valoir en filant de grands coups de pied à la tête du plus proche (je sais bien que quelqu'un, que je ne vois pas, a pris ce fait en considération).

L'ennemi est situé à genoux et de dos, pour recevoir la juste évaluation populaire.

On sort le document pour le lire près de la statue colossale du Réprimeur :

**Par conséquent, subséquentement, concomitant, reconcomitant, préconcomitant, reconcomitant, vu que,**

**en ultra-reconcomitant rapport à l'appendice, à l'épigraphe et au postfolio de l'inculpé, nous reconcomitons ce qu'il reconcocrimine et jugeons : crime monstrueux.**

**Peine : démocratico-capitale par élimination totale.**

**Incul-pation : ennemi du peuple, ennemi de son guide infinitésimal et Un.**

**Circonstances atténuantes : la félicité d'être exécuté par la masse glorieuse représentée tout d'abord par les agents directs de la Contre-Chuchotation.**

**Ensuite, par la masse glorifiée elle-même.**

À l'aide d'un piquet, on mesure les coups de piquet qu'il faut toujours assener sur la nuque.

La première opération, la plus intéressante, est la menace piquetière.

Celui qui officie comme piqueteur (je l'ai été bien souvent) soulève son piquet, prend son élan et, d'un geste très menaçant, l'abat furieusement comme s'il allait étriper le crâne du condamné, mais juste à l'instant où la massue va se fracasser sur son cerveau, il stoppe net et ne cogne pas.

Cet acte, précédé d'un hurlement féroce du piqueteur, se renouvelle à trois reprises.

Ça vaut le coup de dévisager la victime sur le point d'être exécutée.

Au quatrième coup, le seul véritable, il n'y a plus d'expression horrifiée.

Au son des hymnaires, accompagnés de bidons, d'éclats de verre, ou simplement avec becs et ongles, elles sont dépecées.

C'est la phase de la justice populaire.

Je me jette à plat ventre sur les cadavres, je fouille, je palpe...

Aucun d'eux n'est ma mère.

**A**yant exhibé ma carte d'embrigadement à la Contre-Chuchotation, je reçois enfin mon autorisation pour l'inspection de l'immense Prison de la Patrie.

Les surveillants, avec leurs gueules de surveillants, me surveillent tandis que j'avance dans la grande prison.

Les recoins du long couloir sont marqués par la brillance des crânes tondus des prisonniers.

Sur ordre brillantissime du Réprimeurissime, approuvé à l'unanimité par l'univers (y compris la partie adverse), on a décrété un décret décrétant que l'on doit forcer chacun des prisonniers à faire briller son crâne (tondu bien sûr), ce pourquoi on lui fournit périodiquement la cire avec laquelle il doit se lustrer sous le regard approbateur ou critique de l'agent adéquat de la Contre-Chuchotation.

En cas de tentative d'évasion, son élimination est infaillible et rapide, il suffit de tirer contre sa brillance.

J'avance grâce à mon permis, toujours escorté par les agents inférieurs et supérieurs.

Je peux aller et venir dans chaque cellule ou demi-cellule, grande cellule, quasi-cellule, non-cellule, maxicellule, cellulette et polycellule.

Regarder longuement toutes ces gueules que je piétine, tous ces crânes luisants, toutes ces proéminences puantes et voûtées est importantissime pour moi.

Pour l'élimination totale d'un condamné il est nécessaire d'éliminer, au moyen d'une élimination totale, toute sa famille, ses connaissances réelles ou supposées, de même que tout signe distinctif, empreinte, gribouillage ou trait, etc., que la bête aurait pu laisser sur terre.

Quiconque se souviendrait de lui sera à son tour condamné à l'élimination totale.

Dans le Polyfamilial, les gens sont ensemble mais s'ignorent.

Personne ne porte de nom et toutes les directives tendent à ce que chacun soit pareil à chacun afin qu'on ne puisse pas se remémorer une personne en particulier, afin que personne ne laisse le moindre souvenir, afin que nul parmi nous, à supposer que l'on nous communique que l'on n'existe plus, ne puisse prouver le contraire.

L'union de deux bêtes pour la prolifération s'effectue moyennant l'obtention et la permission, ou bien le contrôle ou l'approbation, ou allez vous faire foutre, officiel.

Quand deux membres de la Cocommunauté sont enrôlés pour une joute sexuelle, ils le font sans se connaître.

Le choix pour le tringlage s'effectue de la façon suivante.

Un rat désigne de sa criffe une bête tout là-bas.

Si l'individu désigné appartient au sexe opposé à celui qui le désigne, chose qu'il doit déclarer car à première vue cela est malaisé à déterminer, il lève sa criffe, puis il lève la plaque supercacacheté et la montre.

Quant à eux, ils attendent la permission, la ni-nuit et pratiquement sans se voir, ils accomplissent l'acte. Assisté par les agents et les sous-agents qui m'accompagnent, je soulève des gueules, je tords des cous, j'observe des orifices, à la recherche de ma mère, parfois j'interroge ces crapules.

Ce vieillard, par exemple, qu'a-t-il fait ?

L'agent, approchant ses babines de mes oreilles, me murmure :

**« Le vieux dit se souvenir ou avoir entendu dire qu'un jour les hommes se sont posés sur la lune, rien que ça... »**

Je recule épouvanté, en regardant cette masse crissante et pestiférée qui oscille, gonfle et se dégonfle, je prends mon élan, je le piétine et je vais mon chemin...

Nous continuons notre tournée d'inspection.

Dans cette non-cellule, une femme grelotte.

**« Elle a dit, J'ai froid... »**, m'explique l'officier.

Très en colère, je fonce sur elle.

**« Si encore elle avait dit : il fait froid, on lui aurait peut-être concédé des circonstances atténuantes, mais oser dire j'ai froid, j'ai, c'est inadmissible..., J'ai, par-dessus le marché, à propos du froid, qui appartient à tout le monde. »**

Dans l'antichambre du poteau de l'Extermination totale, éclairé en permanence par les têtes des prisonniers de service, on applique le dernier traitement confessionnel, à un homme ? À une femme ?

On ne peut pas le savoir à première vue.

Quand quelqu'un arrive dans le corridor de la grande salle des rétractations, il a déjà perdu, c'est normal, tout signe distinctif, même le plus infime, qui puisse le différencier d'un homme, d'une femme, ou d'un chien.

Sans ongles, sans yeux, sans cheveux, sans sexe, sans peau, qui diable peut le distinguer d'un rat grand ou petit, d'une femme, d'un enfant ou d'un cochon ?

Ce magma vibre faiblement chaque fois qu'on lui applique la méthode confessionnelle.

Mais il s'obstine à refuser de contresigner l'aveu déjà rédigé.

Je reste là quelques instants, la longue baguette entre et sort par tous ses orifices, elle palpe, saute, cherche un endroit où la chose sentirait encore et s'enfonce.

Immédiatement, l'autre confesseur l'asperge du métal liquide brûlant, la chose s'agite de nouveau, la baguette s'enfonce dans ce moignon de criffe qui refuse encore de gribouiller l'aveu rédigé.

Je demande avec intérêt ce que le criminel s'acharne à nier.

**« Il ne nie pas ... »**, dit l'un des confesseurs tout en préparant une autre baguette,

**« Il affirme... »**

**« Il dit avoir entendu dire qu'il existe quelque part un rouleau ou un pli ou un je ne sais quel truc où on voit la Primerie, les Postprimeries, les Vice-Primeries, le Réprimeur et nous tous, ainsi que lui-même, en train de se faire traiter de la sorte (il enfouit sa baguette), et puis il dit avoir entendu dire que le jour où tout cela aura disparu, ce pli ou ce rouleau restera, grâce à quoi on découvrira tout ce que nous nous efforçons d'abolir, sur ordre du Réprimeur. »**

**La seule chose que nous lui demandons avant son élimination totale (et il enfouit de nouveau sa baguette dans les cavités oculaires), c'est qu'il nie ce qu'il dit avoir entendu et qu'il signe l'aveu.**

**Nous lui avons expliqué** (il enfouit la baguette) **que quand bien même ce rouleau existerait, une fois brûlé il n'existerait plus, par conséquent il passerait, lui, pour un bouffon** » (il enfouit rageusement la baguette)...

Je demande ce qu'il a répondu.

« **Ce qu'il a dit ?** » m'invective le grand confesseur en versant le liquide bouillant sur le corps démantibulé qui clapote en poussant de légers glouglous,

« **Il dit que quand bien même on trouverait ce rouleau on ne pourrait pas mettre la main sur l'autre, qui dit pareil.** »

Furibard, puis, incapable de me contenir, je m'empare d'une baguette et je la plante dans la masse qui ne s'agite plus le moins du monde.

Ayant eu confirmation qu'il s'agissait d'un rat mâle et non de ma mère, je poursuis mon inspection.

Mais ma mère ne figurait pas parmi eux.

Dès que j'eus quitté cette Primerie, j'arrivai dans une autre.

« **Une permission réprimeuse est nécessaire...** », ose répliquer l'officier contre-chuchotant.

Je m'avance en exhibant mon insigne et mon fanion, puis je sors le pli supercacacheté qui contient l'autorisation de contrôle de tous les dossiers contre-chuchotants, de même que celui des criminels.

Ce faisant, j'expédie en prison l'officier qui m'avait contredit.

**Cause** : obstaculisation à des activités patriotiques.

**Crime** : ennemi de la patrie.

**Châtiment** : anéantissement total.

Je vais mon chemin jusqu'au moment où je bute contre une masse, membre de la Cocommunion de cette Postprimerie.

Au contact de cette chose froide, laiteuse et puante, osseuse et semi-lunaire qu'est un être humain, je recule pour vomir.

La chose, au lieu de prendre la fuite, s'approche de moi, tandis que je vomis tripes et boyaux.

« **Vous ne vous souvenez pas de moi ?** »

Je la reconnais avec ses yeux de vache, celle qui m'avait invité au trémoussement, contre laquelle j'avais buté là-haut, dans la première Primerie.

C'est insolite qu'elle ait osé me toucher et me parler, ça l'est encore plus qu'elle ait employé le mot *souvenir*.

- **Oui, je m'en souviens.**
- **Ah, c'était là-bas.**
- **Oui.**
- **Dans une Primerie.**
- **Dans la Primerie.**
- **Oui.**
- **Que faites-vous ?**
- **Je fais ce que font les autres.**
- **Ici tout le monde est occupé à énumérer les exploits glorieux.**
- **Oui, tout le monde.**
- **Et maintenant, comment se fait-il que vous ne soyez pas occupée par les exploits ?**
- **Je me trouve dans le temps autorisé pour reprendre des forces.**



Je l'examine, tandis que de ses yeux s'écoule une sorte de liquide, goutte à goutte.

▪ **Désorientée... Désorientée... Je suis désorientée... Vous semblez différent...**

Ses halètements s'accélèrent, son crâne tondu se met à vaciller de plus en plus vite et finalement elle se laisse tomber entre mes jambes

Elle se love en gémissant et commence à me toucher de ses lèvres ouvertes

Le dégoût me donne la chair de poule, mais je me domine.

Je dois lui démontrer, si c'est un agent, qu'elle ne va rien tirer de moi, qu'elle ne va rien obtenir, que ma conscience patriotique résiste à toute épreuve.

Habile, la putain-agent tripote et gémit en essayant d'introduire une criffe dans ma salopette.

Alors là je suis écœuré, c'en est trop, du reste je lui ai prouvé que j'étais incorruptible.

Par conséquent le moment est venu pour elle de s'identifier et de me décorer de l'ordre *pureté-inélanbrable*, et je m'écarte.

Mais elle, comme si elle n'avait pas encore terminé son cinéma, elle se pelotonne contre mes jambes, elle est en feu.

**Vous avez bien rempli votre devoir, comme moi le mien.**

**À présent nous pouvons nous identifier. Vous ne pourrez pas me refuser la décoration,** et j'extirpe ma carte

d'embrigadé pour qu'elle marque d'une croix la case des mérites tentatoires...

▪ **Comment ? Ce n'est pas ça, je ne suis rien de tout ça, vous faites erreur, moi, je voulais seulement partager...**

▪ **Comment, que dites-vous là ?**

Bientôt ma fureur se déchaîne.

Ainsi donc, j'ai été manipulé par l'ennemi, par le pire des ennemis, comme l'a bien dénoncé le Réprimeurissime dans l'un de ses discours

Gardant en mémoire le grand discours réprimeur, rouge de rage, je la prends par les oreilles, je la soulève, je la lâche et la relève.

▪ **Que dites-vous ?**

▪ **Que j'ai besoin de toi...**

Je la prends, tremblant de colère et de dégoût, et ce qu'elle allait encore dire ne sort pas de cette saleté de trou, ses yeux immenses passent du rouge au noir et, finalement, ils crèvent, sont éjectés et inondent ma salopette officielle.

Je traîne la bête exsangue, lui administre quelques coups et la marque comme ennemie de première catégorie.

Je me frappe moi-même avec ma multicriffe tout en hurlant de fureur et de haine contre moi-même.

La salope, elle m'a touché, elle m'a touché, j'ai été mis à l'épreuve par un rat qui m'a tripoté.

Je cours, je vomis, j'en ai la chair de poule.

**D**onc, vu que ma grande pute de mère ne se trouve ni par là-bas, ni par ici, ni en bas, ni derrière les grilles des Grandes Prisons de la Patrie, je m'introduis dans les camps de la réhabilitation glorieuse.

En raison de la méthode de travail de ces camps, le contrôle et l'inspection de leurs condamnés est facile.

Il s'agit de grandes esplanades de terres brûlées.

Etant donné l'absence d'irrigation naturelle ou artificielle, la seule solution possible est l'irrigation humaine que l'on effectue comme ceci : à chaque extrémité du camp il y a une grande barre métallique manipulée par les agents.

Les condamnés réhabilités, logiquement pourvus d'un carcan au cou, défilent le long de la barre sur laquelle on les embroche et, une fois la barre remplie, un autre groupe de condamnés la prend par chaque bout.

Ceux qui la poussent n'ont pas à cracher, c'est la tâche des autres, de ceux qui y sont embrochés par leur carcan.

Leur travail consiste à cracher en permanence sur l'esplanade afin de lui transmettre un peu d'humidité.

Le non-crachouilleur est automatiquement extrait de son carcan et emmené sans le moindre commentaire, sans la moindre réplique, à la citerne dressée sur un côté du camp.

Tout là-haut, l'agent, d'un petit geste, pousse le non-crachouilleur dans la citerne qui, lors de la chute du réhabilité, met en branle ses ailes de moulin et ses roues dentées.

Le jus ainsi extrait s'écoule par le tuyau jusqu'au fossé où il est absorbé par la terre avide.

Un coup de sifflet, sans doute à cause de quelqu'un qui a omis de cracher.

En effet, le voici qui gravit l'échelle vers le haut de la grande citerne.

Je vois le dos du non-crachouilleur en route vers l'appareil succionneur.

Je brandis mon fanion et je donne un coup de contre-sifflet.

J'avance vers celui qui sera succionné, pour voir sa tête.

La bête, s'interposant entre le condamné et moi, déjà tout près de la citerne, me touche.

En sentant le contact de la criffe d'un agent, j'éprouve un tel dégoût que je ne peux pas le supporter et je le pousse en hurlant dans le tuyau de vidange.

L'autre animal en instance d'exécution, à la vue des effets du succionneur sur l'agent, bondit par-dessus la citerne jusqu'au camp supérieur, traverse la zone interdite et court entre les miradors.

Ça doit être ma mère, ça doit être ma mère.

Après avoir traversé les premiers périmètres de travail, le condamné emprunte les seconds.

Il gagne du terrain jusqu'au périmètre suivant.

Où peut-il puiser tant d'énergie, ce condamné, pour courir ainsi ?

Je me hâte.

Ce rat se faufile entre les criffes et les sabots des autres bêtes qui défilent, crachent et irriguent toujours, impassibles, sous le regard superviseur d'un agent.

Entre-temps, le rat a dû ralentir parce qu'il traverse maintenant un champ irrigué.

Il rampe maintenant en plein borbier,

Je lui fonce dessus, je le devance de quelques mètres et j'attends.

Elle continue de la sorte, pousse et bute sur quelque chose de solide et de rigide : mes pieds.

La bête lève les yeux, son regard n'atteint pas mon visage, il reste à mi-chemin du trajet sans pouvoir monter plus haut, semble-t-il, et il lorgne seulement l'endroit où mes deux jambes se rejoignent.

Je me penche sur cette tête aux yeux exorbités, je l'attrape par le cou et la traîne à travers champs entre les équipes au pied de la grande citerne et j'ai la joie de précipiter moi-même le criminel dans le réservoir d'extraction.

Après, je commande que l'on organise une inspection légitime à travers le camp que je déclare, à juste titre, *conflictuel*.

J'informe les agents supérieurs du vice aberrant (que nous croyions tous éradiqué), régnant dans le camp et je leur cite en exemple le fugitif et le vieillard tout juste condamné.

Il est urgent de l'éradiquer sur-le-champ, en procédant à un contrôle immédiat de tous les condamnés dans tous les camps.

Les prisonniers défilent...

Chose insolite, ils portent tous le regard vers la même partie de mon anatomie, tantôt au début, tantôt à la fin de l'interrogatoire.

De toute évidence, ce camp est tout à fait corrompu.

Les agents, avides de m'aduler, sans attendre tamponnent la sentence (élimination totale) sur la feuille de l'interrogé.

Enfin l'un d'eux, un chien commun condamné à perpétuité, ne jette pas un regard sur la partie interdite pendant qu'il subit l'interrogatoire.

Je le fais examiner à fond, la bête paraît normale.

La séance continue.

Le suivant ne me regarde pas davantage.

Je me dis, il s'agit sans conteste d'un complot.

Quelqu'un, un traître répugnant, aura donné l'alerte.

Je donne des instructions pour que tout individu qui ne regarderait pas mon entrejambe passe sur-le-champ dans la grande salle des aveux pour avouer le nom de la personne qui lui a intimé l'ordre de ne pas regarder.

À la fin du jour lumineux (comme on appelle la journée de travail dans le camp), moins d'une centaine restent en vie.

Au cœur de la nuit, au milieu du vacarme des extracteurs de jus patriotique qui ne s'interrompt pas un seul instant, j'écris au Grand Secrétaire.

Je lui explique le crime abominable que je viens de découvrir, le juste châtement, que j'ai imposé et qui est en cours d'exécution, je lui fais part de ma crainte que ce crime abominable ne se soit propagé à travers tous les camps.

La réponse du Grand Secrétaire arrive alors que je suis en train d'autoriser de nombreuses exécutions dans le camp dépravé.

**La Grande Patrie s'enorgueillit de votre action patriotique.**

C'est le Grand Secrétaire en personne qui a rédigé ce document au bas duquel est tamponné le Grand Cachet du Sous-Bureau Réprimeur.

Avidement, je poursuis ma lecture :

**Nous stipulons, ajoutons et autorisons que quiconque aurait esgardé, plus ou moins longtemps, l'entrejambe, les cuisses ou les parties au-dessous de la ceinture, jusqu'aux genoux, d'un quelconque citoyen de notre Grande Patrie, doit être immédiatement jeté en prison et, en application de la sentence afférente, icelui doit être exécuté en tant que bête répugnante et grande ennemie.**

Grâce à ce document réprimeur, j'ai l'autorité et le pouvoir de débusquer un par un tous ces monstres.

Nul n'en sortira indemne.

Quant à elle, la salope, il lui sera difficile de s'évader, de se cacher quelque part.

**L**a Grande Troupe de la Reconquête Morale Patriotique est prête.

Parmi les agents, j'ai choisi les plus sveltes et les plus vigoureux.

Pourvus de longues jambes souples, d'une démarche ferme, de protubérances sexuelles manifestes.

Les instructions sont précises : quiconque les aurait regardés dans un secteur compris entre les genoux et la taille sera soumis à l'anéantissement total.

Moulé dans ma salopette d'animal ordinaire, j'avance vers une tête solitaire qui brille langoureusement et je me plante devant, les jambes très écartées près de ce crâne luisant.

Un battement de paupières, un signe imperceptible, un œil qui s'entrouvre, et il meurt.

Je marche.

Je quitte ce camp et j'entre dans l'autre.

Je sors de celui-ci et je vais vers celui-là.

C'est stupéfiant, c'est carrément dégoûtant de constater le nombre de dépravés que comptait notre Grande Patrie.

Je reçois un pneumatique du Grand Secrétaire, muni de son martial cachet :

**Le Réprimeur en personne s'enorgueillit de votre travail. Recevez en son nom l'hommage de tout notre peuple. Vive nos héros.**

En bas, de sa propre criffe, une note extra-officielle :

**Ne fléchissez pas dans la quête de votre parente.**

Excité, je me promène en caressant mes testicules avec ma criffe, attentif au moindre regard qui pourrait se poser dessus...

Je me dis, si le Grand Secrétaire me recommande de ne pas fléchir dans la quête de ma mère, c'est parce qu'il sait que je devrai la trouver...

Dans les ténèbres de la ni-nuit, je chuchote longuement.

Demain, je ferai exécuter toutes les bêtes de cette Postprimerie dégoûtante pour avoir chuchoté.

Quoi, demain ?

Tout de suite.

Illico.

**E**n visitant les Postprimeries spécialisées dans la fabrication de pancartes moyennes, je découvre une nouvelle méthode criminelle de dépravation.

Sous le poids de la pancarte, la bête responsable de sa manipulation est tenue de s'accroupir pour la soulever.

J'ai constaté alors que le dépravé placé derrière elle regardait les fesses de l'accroupi au lieu de la pancarte qu'il était censé regarder.

Non seulement ils regardaient, mais à mesure qu'ils regardaient, ils ralentissaient l'exécution de leur tâche.

Dans leur excitation, une grosse protubérance enflait dans leur salopette étatique.

On a enchaîné le premier criminel auquel on a assené aussitôt les coups de piquet de rigueur, suivis du grand coup de piquet.

Chose insolite, tandis qu'il les recevait, son érection se maintenait (je crois qu'elle gonflait).

Bref, vu qu'il s'agit d'une perversion d'un type nouveau, j'ai donné l'ordre qui convenait :

**« Quiconque regarderait le postérieur d'un autre serait trucidé sur-le-champ, tant les hommes que les femmes. »**

Sans traîner, je sors à la tête des troupes secrètes qui, sur mes ordres, ont fait ressortir non plus seulement leurs testicules mais aussi leurs postérieurs, à l'aide de chiffons, de sciure, de cailloux, de fil de fer, ou allez vous faire foutre.

Le temps presse.

À l'occasion de l'approche du Grand Anniversaire, on n'ouït plus que les coups de marteau, les grincements de scie, le bri bri des hampes que l'on brosse, les roulements de bidons qui répètent de nouveaux hymnes, les chiffons et les cuirs que l'on secoue.

En tête de la grande troupe purificatrice, je dévaste toutes les Postprimeries, Vice-Primeries, Primeries et tous les camps de travail.

Après avoir purifié la Grande Patrie, je fais mon entrée triomphale dans la Réprimerie.

Sur ordre exprès du Grand Secrétaire, j'ai été invité au Grand Secrétariat où l'on me rendra les honneurs.

Avec un léger grognement je franchis les grilles du grand retranchement en guettant toutes les sentinelles qui s'inclinent avec empressement \_ mais aucune n'est ma mère, la salope, elle n'apparaît nulle part \_ et j'entre enfin dans le grand salon d'apparat où le Grand Secrétaire lui-même, en personne, du plus loin qu'il me voit, se met debout.

Il tend sa criffe.

Je me dis qu'après le Réprimeur, il est le premier.

Tout le monde sait que si le Réprimeur périt, disparaît, crève, ou allez savoir quelle merde peut lui tomber dessus, c'est lui qui deviendra le premier.

C'est donc normal qu'il doive se méfier du Réprimeur.

Néanmoins, le Réprimeur devra se méfier encore davantage de cet unique vice-premier.

Pendant notre accolade, je lui glisse sans plus attendre :

**« Je ne l'ai pas trouvée.**

**Je l'ai cherchée partout et ne l'ai trouvée nulle part. »**

Le Grand Secrétaire me fixe toujours.

Maintenant il me parle tout haut :

**« Mon cher Ami, j'ai l'honneur de te déclarer, sur ordre réprimeur, Grand Héros de la Patrie... Reçois son hommage. »**

Un peloton de flics élégamment vêtus de rouge, des hommes jeunes, presque des enfants, s'approche en faisant gigoter cul, jambes et entrejambe.

Je pense, à voir la façon dont tout le monde lorgne du côté des entrecuisses gonflés des garçons, que ce seul fait aurait suffi, s'il ne s'était pas agi de qui vous savez, pour les faire condamner tous, y compris le Grand Secrétaire, à l'élimination totale.

Maintenant l'un des soldats se dandine, sanglé dans son uniforme.

Le Grand Secrétaire lui-même, loin de regarder la quincaillerie, détaille le corps du soldat patriote.

Son regard remonte jusqu'au visage.

Alors les deux regards, soldat patriote et Grand Secrétaire, se croisent d'un air complice.

Les yeux du soldat patriote, comme ceux d'une bête qui se sait convoitée, humides et condescendants...

Ceux du Grand Secrétaire, souriants et battant des cils...

Le soldat finit par lui sourire aussi, en tendant sa grosse lippe.

La scène me paraît interminable.

Le Secrétaire tend ses deux criffes pour prendre la quincaillerie, alors les quatre criffes (criffes-Secrétaire, criffes-soldat) se touchent.

À présent, le Grand Secrétaire, conscient de cet effleurement de criffes léger, mais évident, se tourne et me regarde.

**« Vous avez effectué un grand labeur. »** me dit-il.

Au terme de son discours, le Grand Secrétaire pose de nouveau ses deux criffes sur moi et me donne une accolade symbolique.

Je lui redis tout bas, d'une voix ferme :

« *Je ne l'ai pas trouvée.* »

Il finit de m'ètreindre, puis il me déclare à haute voix :

« **J'ai l'honneur infini de te communiquer que, sur ordre exprès du Réprimeur, tu es invité comme membre d'honneur à la Grande Tribune réprimeurissime où tu seras de nouveau décoré symboliquement par le Réprimeurissime en personnisissime, et où tu seras déclaré conjointement et à la face du monde héros de l'univers.** »

Il me prend par l'épaule et me fait quitter la salle.

Nous débouchons sur une sorte de balcon ou mezzanine ou estrade qui surplombe la ville.

Le Grand Secrétaire, appuyant l'une de ses criffes sur une colonne, contemple le panorama, extasié.

« **Nous aurions pu nous y prendre autrement...**

**Nous aurions par exemple conservé les arbres, nous les aurions multipliés, nous aurions ensemencé partout, fait fleurir les champs, rempli la panse de tout le monde.**

**Mais alors, avec le ventre plein, des loisirs, de l'ombre et des lieux de promenade, voire du temps libre pour se plonger dans des spéculations philosophiques et même pour s'ennuyer, pour soupeser, pour comparer, pour finalement détester et s'angoisser, saturés, crois-tu alors qu'ils allaient nous adorer de la sorte ?**

**Crois-tu que celui qui existerait, qui pourrait choisir, qui serait libre enfin, peut accepter tout autre que lui-même ?...**

**Lorsqu'un homme, ou ce que tu vois en bas, sait que dans le laps de temps entre deux crachats, il dispose seulement de la possibilité d'accumuler un peu de salive pour pouvoir recrachouiller par terre, il n'est pas à craindre.**

**Oh, mais si jamais tu lui accordes un répit, si tu le laisses se réaliser, si tu lui permets de s'essayer à la pensée, à la critique, il découvrira à sa manière que toi qui lui as octroyé la grâce d'être, tu es son pire ennemi et il se rebellera contre toi qui lui avais concédé le don de la liberté.**

**Dès lors il deviendra si fort que tu ne pourras plus l'arrêter \_ comment l'arrêter puisque, ce faisant, tu irais précisément à l'encontre de tes principes \_, alors il t'anéantira.**

**Après des ruades bruyantes dans toutes les directions, il redeviendra ce que tu vois là-bas, un animal maladroit, une bête docile et puante qui charge et décharge le fourbi...**

**Les choses étant ce qu'elles sont, que faire sinon tenter de ne pas se trouver dans le grabuge mais au-dehors, en le dominant ?**

**À quoi aspire l'homme sinon au calme, à la paix.**

**Nous avons obtenu pour le monde ce que nul philosophe, nul savant, nul humaniste n'a pu instaurer.**

**Nous avons obtenu l'harmonie, l'équilibre universel.**

**Un même souffle qui s'élève ou s'interrompt conformément à un contrôle et à un plan inexpugnables.**

**Personne n'aura de raison de se lamenter ni de se plaindre, il n'y aura rien à rejeter ou à objecter, car personne ne connaîtra autre chose que ce plan qui se reproduit, se reproduit...**

**La philosophie, l'espérance, l'angoisse, la liberté ?**

**Est-ce que tu ne trouves pas ces concepts franchement ridicules ?**

**C'est comme le langage parlé...**

**Tu sais qu'ils sont nombreux, ceux qui l'ont oublié.**

**Dans le dernier recensement de la langue, on a découvert que, pour la plupart, ils ne manient pas plus de vingt ou trente mots au cours de leur vie.**

**Les dialogues officiels résoudreont le problème...**

**Que penses-tu du projet ?... »**

J'acquiesce, je vais dire quelque chose sur ma mère, car c'est cela qui m'intéresse, mais il parle sans répit...

**« On est en train de confectionner un dialogue entre hommes seuls.**

**Tu te rends compte, un dialogue entre hommes seuls, qu'en penses-tu ?**

**Mais il y a autre chose, quelque chose de beaucoup plus important, quelque chose qui sera le paroxysme de l'équilibre universel.**

**Ecoute-moi, je vais te faire un aveu, on est déjà dans la phase d'échauffement et d'officialisation du projet**

**en vertu duquel un membre de la Cocommunion pourra légalement dévorer un autre membre s'il prouve que celui-ci est un ennemi de la Patrie et qu'il sollicite son corps pour l'ingurgiter.**

**Qu'en penses-tu ?**

**N'est-ce pas là l'équilibre absolu ?**

**Crois-tu qu'un Etat puisse craindre quelque chose de ses citoyens quand la plus grande inquiétude desdits citoyens sera de veiller à ce que l'autre citoyen ne le dévore pas ?...**

**Hi ! hi ! hi ! Regarde comme ils obéissent, à quel rythme ils se courbent, s'accroupissent, poussent, chargent.**

**Ils sont euphoriques.**

**Tu ne le croiras pas, ils sont contents.**

**Mais oui, content.**

**Jusqu'ici, l'erreur de ceux qui nous avaient précédés au pouvoir était de concéder, d'octroyer, afin de se maintenir au pouvoir...**

**Le succès procède de l'inverse.**

**La question est d'enlever...**

**D'enlever chaque jour un peu plus, et plus, et plus, jusqu'à ce que le fait de continuer de respirer dans la soumission un air empesté et pollué soit quelque chose de si incertain que, pour l'obtenir de façon précaire, tous aspireront au bonheur de se trahir les uns les autres, de se dévorer les uns les uns, et même là il leur faudra demander une autorisation et attendre leur tour...**

**Regarde-les donc, regarde-les, c'est du bétail, c'est un troupeau de fous, de pauvres bêtes, d'esclaves affamés, aveugles et puants, mais c'est aussi une fête, ça ressemble aussi à une fête... »**

Alors j'ai contemplé l'immense troupeau qui s'activait sans trêve en contrebas.

**« Il y a une telle uniformité dans leur rythme, dans leurs mouvements (ai-je pensé) que cela ressemble en effet à un ballet. »**

J'examinai encore ce visage sévère qui pour le moment, extasié, contemplait le troupeau...

**Grand Secrétaire, ai-je imploré, dites-moi où elle est, dites-moi où est ma mère.**

**Si vous ne le savez pas, accordez-moi la Grande Autorisation d'interroger le Réprimeur.**

**Il doit le savoir, lui... »**

Le Grand Secrétaire, debout devant moi, m'examina, puis il dit :

**« Tout ce temps-là je t'ai surveillé, je t'ai scruté.**

**Je sais que ton intention est authentique car elle est basée sur la haine.**

**Demain, tu pourras exaucer ton vœu...**

**Tu es l'un de nos invités d'honneur, tu occuperas, sur ordre réprimeur, une place à la Quatrième Tribune Héroïque.**

**Tout le monde sera massé sur la grande esplanade.**

**Tu la verras...**

**Quel grand jour, quel grand jour... »** dit le Grand Secrétaire en me tournant le dos, comme s'il s'adressait à l'infini.

Je le vis ainsi tendre les mains, tel un possédé, et s'écarter de moi.

**L**a ni-nuit.

Demain c'est le grand jour.

Demain, d'après ce que m'a dit le Grand Secrétaire, je pourrai la voir, elle.

Je pourrai la saisir entre mes criffes et l'égorger.

Je suis allongé sur le dos, les yeux ouverts.

Le ciel avec tous ses machins dedans, étoiles, planètes, comètes, et le plus gros machin, la lune...

L'horrible lune avec sa bouille enflée et ronde, matronale et moqueuse, de pute de bas étage, de sale pute frigide,

l'air abasourdi par tous ces coups de pied.

Je pousse un hurlement, je bondis, je prends ma multicriffie et détale.

Je dois la tuer, je dois la tuer tout de suite.

Au même instant éclatent les hymnes annonciateurs du grand jour et tous, terminant la répétition de la minute de silence qui a duré douze heures, courent former leurs blocs.

Je me domine, je range la multicriffie que je ne pourrais absolument pas emporter au meeting et je sors.

Frémissant de rage et de terreur, j'arrive en courant pour occuper ma place à la Quatrième Tribune Héroïque.

Dans le boucan du grand bataclan, les troupes de l'euphorie réprimeuse s'organisent.

Des exhalaisons de merde, d'urine et de sueur me montent aux narines quand les bêtes, en cohorte uniforme, s'approchent de l'esplanade au pas cadencé.

Je les observe...

De tous les parapets et miradors retentissent les hymnes de gloire en hommage au Réprimeurissime, lequel n'a pas encore fait son entrée.

Le défilé se poursuit.

Dans la sueur et le crac crac des os écrabouillés, je cherche la salope.

Parmi tous ces crocs et ces crânes tondu, je cherche ses yeux hargneux pour la foudroyer enfin.

Mais elle n'est pas encore arrivée et je les scrute un par un.

Il est midi tapant et la plupart occupent déjà leurs places sur le périmètre réglementaire.

Etant donné mon degré d'héroïcité, j'occupe la quatrième tribune.

Assis à ma gauche, il y en a un à face de rat qui, à ma vue, pousse une espèce de bêlement rauque.

Je comprends alors que tout son mérite est là.

Il a totalement oublié la langue.

À ma droite, j'ai une femme ou quelque chose d'approchant.

Impossible de deviner à quel sexe ça appartient.

Quelle prouesse grandiose a pu commettre cette espèce de visage pétrifié, combien de personnes aura-t-elle étranglées, combien en aura-t-elle dénoncé ?

Mais, si ça se trouve, son héroïsme est plus édifiant encore, elle est peut-être l'une des premières à manger de la chair humaine ou bien elle a fait don de ses enfants au grand combinat ou alors elle a contracté une maladie mortelle dans le but d'infecter une cible spécifique.

J'observe les occupants de la première tribune, leurs énormes bedaines, leurs babines pendantes, leurs trémoussements et leurs balancements patauds dans l'attente de la grande apparition.

Maintenant, des millions de criffes s'élèvent vers la première première tribune.

Le Grand Secrétaire a fait son entrée.

Sa longue silhouette fripée monte parmi les crânes tondus qui descendent.

Ladite silhouette impose un respect presque plus atterré que celle du Réprimeur.

Le Grand Secrétaire n'a jamais parlé en public.

Mais tout le monde connaît son pouvoir occulte considérable, sa ruse illimitée qui lui a permis de survivre à son poste sans que le Réprimeur lui-même ait eu la faculté de l'éliminer.

Les limites de son pouvoir étant inconnues, il n'en est que plus redoutable.

Enfin il prend place à la première première tribune.

Le Grand Secrétaire contemple quelques instants l'océan infini de crânes tondus, puis il fait un geste et toutes les criffes dressées en son honneur redescendent.

Sur le tableau humain, les crânes tondus forment cette grande inscription :

**AVEC LE REPRIMEUR TOUT, SANS LE REPRIMEUR RIEN**

Pendant plus d'une heure, l'esplanade entière applaudit.

Je le constate, aucune de ces bêtes qui applaudissent n'est ma mère.

Elle ne figure même pas parmi ceux qui font partie du tableau humain.

Alors j'oriente ma longue-vision vers le Grand Secrétaire.

Lui aussi m'observe, à la jumelle.

Je distingue ses lèvres qui paraissent un peu plus étirées et ses yeux qui semblent me faire signe.

Mais tout va si vite que je ne peux rien préciser.

Je continue de l'observer, ce n'est qu'un grand vieillard desséché, fasciné par l'immense conglomérat de rats.

Les préhymnes éclatent enfin et la silhouette du Réprimeurissime apparaît.

Un signe de ses criffes, et les millions de crânes tondus se courbent dans un silence absolu jusqu'à toucher terre du bout du nez, après quoi ils s'immobilisent pour accomplir la minute de silence.

Au-dessus de la foule accroupie, les drapeaux, les pancartes, les grandes pancartes, les banderoles et les fanions ondoient toujours, seuls objets animés.

Puis, le Réprimeurissime pousse en avant son bide colossal pour se hisser au sommet de la tribune réprimeurissime.

Avec ses grandes jumelles, il observe la foule humiliée et son énorme bedaine continue d'enfler.

Le Réprimeurissime fait un geste, et le haut-parleur annonce qu'il est arrivé, le moment historique immortel où le Réprimeurissime lui-même épinglera l'ordre Réprimeur des Grands Héros avec son effigie glorieuse, sur la poitrine des héros les plus remarquables de la grande journée de célébration.

Le premier à débarquer sur la tribune réprimeuse est un vieillard tondu au teint plombé.

Son héroïcité, vraiment phénoménale, consiste à avoir appris par cœur tous les discours du Réprimeur.

Le Réprimeur lève une de ses grandes criffes et lui appose la grande médaille sur la poitrine.

Maintenant, c'est la femme craquelée qui monte.

Comme je l'avais supposé, elle s'était inoculée toutes les maladies infectieuses afin de pouvoir contaminer l'ennemi.

Laissant derrière elle un sillage de suppurations, elle accède à la grande tribune.  
Le Réprimeur lui appose à distance la grande décoration.  
La femme s'écroule.  
Sur un ordre bref du Réprimeurissime, plusieurs flics ramassent cette chose, qui éclate en crevaisons nau-séabondes, et l'emportent.  
Alors la fanfare retentit pour annoncer le prochain décoré et aussitôt tous les drapeaux, les pancartes, les banderoles, ou allez au diable, ondoient en mon honneur.  
Je commence l'ascension de la tribune réprimeurissime.  
La trajectoire entre la quatrième première tribune et la plate-forme réprimeuse étant longue, je profite du trajet pour scruter les bêtes entassées, à la recherche de ma mère.  
Maintenant que je suis tout près de la tribune, le vacarme des hymnes me paraît une farce et je peux à peine maîtriser mon exaspération, mon envie de trépigner.  
Je m'approche jusqu'à buter contre la haute silhouette voûtée du Grand Secrétaire qui, d'un geste sinistre, me désigne la plate-forme réprimeuse.  
Je regarde avec haine la silhouette, tourmentée comme celle d'un oiseau de malheur, du Grand Secrétaire et j'essaie de lui dire qu'il m'a dupé.  
Mais maintenant les hymnes éclatent encore plus fort et le Grand Secrétaire, impassible, me désigne les marches qui mènent au pinacle.  
Tout en les gravissant, je jette un dernier regard scrutateur sur la foule, un ultime regard de dégoût sur ces millions de fourmis qui crament et se courbent, battent des criffes et se courbent encore sans une once d'espérance.  
Furibond, j'atteins la plate-forme réprimeuse, aussi haut perchée et vaste qu'un plateau d'où l'on domine le branle-bas interminable de toutes les bêtes.  
La voici, à l'avant de la plate-forme, la silhouette bedonnante, velue, gigantesque, qui me tourne le dos comme une tortue dressée sur sa carapace, fasciné devant son océan d'esclaves.  
Un roulement de tambour, de bidon, de timbale, ou allez au diable, lui annonce l'arrivée d'un autre congratulé.  
Alors, quand cesse ce roulement détestable, le cul gigantesque vire, le ventre proéminent se dirige vers moi,  
m'affronte de tout son flasque échafaudage, en tenant entre ses criffes le fer-blanc scintillant qu'il va m'incruster.  
La solennité incommensurable du moment exige que je baisse les paupières et baise ses pattes-criffes, je le sais.  
Pourtant je me dresse, très en colère, et lève les yeux sur sa gueule.  
C'est alors...  
...Que je la vois... je la vois... je la vois... elle...  
C'est elle... !  
Ce visage qui est devant moi, c'est le visage haï et terrifiant de ma mère.  
C'est aussi le visage du Réprimeurissime.  
Ces deux-là ne font qu'un.  
Pas étonnant que j'aie eu tant de mal à la trouver.  
Ma stupeur, ma jubilation furieuse sont telles que je tarde quelques secondes à me remettre.  
Le corps gigantesque se raidit, au milieu de la grande plate-forme.

Nous demeurons tous les deux un instant à nous dévisager, stupéfaits.

« **Ainsi, voilà la raison pour laquelle je ne te trouvais pas** », dis-je en m'approchant.

Enveloppée dans toutes ses enveloppes, elle recule.

En bas, les applaudissements crépitent.

Sur le tableau humain s'inscrit :

### **LE REPRIMEURISSIME EST INFINI.**

Les haut-parleurs annoncent :

« **Et maintenant le Grand Réprimeur s'apprête à décorer le héros *máximo* de la Légion Antidépravante-Expurgeante... »**

Je m'approche, elle se hâte lourdement vers l'autre extrémité de l'esplanade.

De là, elle semble adresser des signaux discrets au Grand Secrétaire.

Mais je m'approche un peu plus.

Tandis que j'avance vers elle, mon membre, pour la première fois, se dresse soudain.

Il se lève tant et si bien qu'il déchire le tissu de ma salopette officielle, oscille libre et nerveux, vise ma mère.

Elle recule, terrorisée, au milieu d'un roulement affreux de bidons et d'hymnes.

Elle se ressaisit et prend, dans ses criffes colossales, l'une de ses épées ou bien une massue ou un sceptre ou des trisceptres ou des cannes ou je vous emmerde, qu'elle me lance de toutes ses forces.

J'attrape au vol le gantelet métallique et le projette contre la foule en extase qui croit sans doute qu'il s'agit d'une nouvelle cérémonie officielle.

Je me rapproche, ma verge de plus en plus en érection.

Je suis tout près, alors elle s'empare d'une énorme sphère très lourde qu'elle me jette dessus violemment, comme ferait un discobole.

La boule gigantesque tombe, avec un bruit d'hécatombe, sur la tribune des chanceliers et des vice-chanceliers, qu'elle anéantit.

Tandis que l'on observe le combat depuis toutes les travées, ma bite oscille et grossit, de plus en plus exacerbée.

Elle atteint déjà la grande jument et, en heurtant sa quincaillerie, elle la dépouille de son enveloppe protectrice.

Surexcité, les jambes largement écartées, rouge de colère comme ma propre pine, je la vise et fonce sur elle.

Sa seconde enveloppe tombe en grinçant sur la foule statique.

Elle me balance une pluie de clous géants qui enfilent les héros de la troisième tribune.

Je suis si furibard (un clou m'a effleuré au passage) que je l'attaque de nouveau, la verge en bataille.

Alors sa troisième enveloppe protectrice tombe sur la foule statique.

Enchaînée par un carcan, elle essaie de m'anéantir, ouvre une valve dans ses propres vêtements, d'où s'échappe une forte vapeur brûlante qui, dans un grand bruit de débrayage, anéantit tous les héros de la quatrième et de la cinquième tribune.

Je manœuvre derrière ses fesses monumentales, je bondis, lui fais face et l'agresse de nouveau.

D'un coup, ma pine fait choir sa quatrième enveloppe.

Je peux enfin voir sa tête, dépouillée de son calot réprimeur, sa tête odieuse et cendreuse de vieille garce, sa grise tignasse emmêlée de vieille bique flottant entre la sueur et la fureur.

Je vois aussi sa bouche, cette bouche horrible qui est même arrivée à prononcer mon nom.

En regardant cette grimace de vieille hypocrite, ces yeux qu'elle continue de darder sur moi d'un air supérieur, ma colère et mon érection deviennent de plus en plus pressantes, alors je la vise avec ma verge et repars à l'attaque.

Ses cinquième et sixième enveloppes tombent, tandis qu'elle fait volte-face et détale, acculée.

Elle lance des crochets, de la ferraille et des bouts de bois, mord à belles dents.

Je lui fonce dessus de nouveau et sa dernière enveloppe protectrice déboule sur la foule.

Maintenant je la vois, elle est là, avec ses millions de taches et de rides.

Cette énorme vache, à poil, avec ses fesses volumineuses et ses mamelles débordantes, sa silhouette de crapaud difforme, ses cheveux cendres et son trou puant.

Avec mon membre en érection et mes poings sur les hanches, je reste debout à la regarder.

Ma haine, ma répulsion et ma brûlure sont indicibles.

Alors cette grande vache nue et hideuse, livide et nauséabonde, joue sa dernière carte de chienne rusée, croise sur ses grosses mamelles ses criffes déchiquetées, me regarde en pleurant et dit : « *mon fils.* »

Voilà bien la dernière chose que je peux entendre.

Toute la dérision, l'outrage, la peur, la frustration, le chantage et la moquerie, la condamnation contenus dans ces mots m'atteignent comme une gifle, pour m'humilier.

Mon érection devient phénoménale, je fonce, mon phallus se propulse vers sa cible, vers le trou puant, et je l'embroche.

Vrillée, elle pousse un hurlement prolongé et s'effondre au moment où je ressens le triomphe, la jouissance vive de me répandre à l'intérieur de son corps.

Elle glapit, elle explose en dispersant autour d'elle des vis, des boulons, de la ferraille, de l'essence, du sperme, de la merde et des jets d'huile.

Alors, à l'instant même où je me déverse et où elle pousse un ultime glapissement, un vacarme insolite parcourt toute l'esplanade.

C'est un chuchotement phénoménal poussé par la foule qui se met à tout démolir en assassinant tous les flics qu'elle peut capturer.

Ainsi, soudain, toute cette masse qui était restée impavide se met à distribuer des coups de criffes, déjà elle abat les tribunes, les miradors et les parapets, se fraie un chemin avec les hampes des drapeaux en saccageant des poly-familiaux, des non-parcs, des haut-parleurs et des cellules ambulantes.

C'est un tel saccage que ce même chuchotement poussé de plus en plus fort se mêle au fracas des objets qui tombent, des os qui craquent, des barbicanes et des pancartes, des effigies et des grilles qui explosent et sont réduits en miettes...

Tandis que cette immense foule exaspérée va de l'avant, pourchasse et saccage au bruit de son chuchotement exaspéré, je range la masse morte de ma verge dans ma salopette.

Las, je me fraie un chemin dans le tintamarre sans me faire remarquer de personne, pour arriver à l'extrémité de la ville.

Eux, ils crient avec un tel enthousiasme : « *Enfin nous avons achevé l'assassin réprimeur, enfin la bête est tombée* ».

Je marche jusqu'au sable...

Et je m'allonge...

**FIN**